

Le strip-tease du nuage ptérodactyle

Ces textes ont été écrits en avril 2021 à Guéret (Creuse) où j'étais invité en résidence d'artiste à la Quincaillerie Tiers-lieu par le musée des nuages.

Thomas Lanfranchi

*Même si vous aimez les fleurs elles meurent,
même si vous n'aimez pas la mauvaise herbe,
elle pousse.*

Kôdô Sawaki (1880/1965)

Jeudi 1er avril, 7 h 30

Fay-aux-loges (Loiret), 1°

Vent nul, ciel de traîne avec de beaux nuages immobiles à moyenne altitude.

Rapide gym matinale sur la terrasse de la maison de Gérard Aubague, mon beau-père. Agnès dort, Gérard, son papa, prend un café en fumant un Meccarillos, porte de la cuisine ouverte.

Chant de pinson en boucle, odeur de tabac/café noir.

Plein est, cette terrasse abritée du vent est la pièce maîtresse de sa maison.

Fin de matinée départ pour Bordeaux, (Gérard embrasse Agnès sur le front), on emprunte l'A20, de Vierzon à Limoges.

Joli pique-nique à Bellac (Charentes), camembert, radis (très rouges), oignons crus, pommes, une photo.

Fin d'après-midi, Bordeaux, cours de Luze.

Rapides préparatifs pour mon départ à Guéret (Creuse).

Cours de Luze, monte au 11^e étage chercher une fine drisse de marine blanche, quasi neuve, trouvée par Agnès avenue de l'opéra, lors de notre dernier séjour à Paris.

Taille sur place à la scie sauteuse 4 piquets de contreplaqué de 30 cm de long. La pénombre et l'odeur de momie du cellier révèlent un rêve d'une nuit passée, assis dans un pré dominé par de hautes montagnes avec un homme de belle prestance. Déjà âgé son front large est ridé. Il parle lentement avec un accent d'Europe de l'Est et me montre un petit papillon blanc aux ailes tachées d'orange...

Son regard est sombre, soyeux et liquide, comme du caramel.

Le soir, avec Agnès nous plantons des graines de potimarron rouge vif d'étampes et de courge muscade, dans des pots de yaourt que nous disposons dans un endroit abrité du balcon.

Vendredi 2 avril, 10 h, 12°,

— Iren sie sich nicht, Es lächelt immer aber
es ist oft traurig- L'Allemand sans peine, Lesson
Assimil n° 50.

Beau temps, TER Bordeaux/Limoges, en route
pour Guéret.

À l'invitation du musée des nuages, je vais
passer un mois dans cette ville où le temps
d'une résidence, je vais réactiver la performance
« cube de nuages » 1991 qui est à la base de mes
recherches célestes.

Thiviers, bref arrêt, portes du train ouvertes.
Deux piérides jaune souffre virevoltent
un instant dans mon compartiment
et ressortent.

Le calcaire sédimentaire du Périgord fait
place au socle de granit du Limousin, la tuile
à l'ardoise. Dans les vallons au sud, les bouleaux
et les saules sont déjà en feuilles, quelques
merisiers en fleurs.

Court arrêt à La Coquille. Odeur balsamique
de pins sylvestres, une pensée pour le temple
Zen de Kanshoji.

Envoie par texto à tous mes proches avec un jour
de retard une photo d'un poisson d'avril découpé
la veille dans du papier kraft beige.

Entre Limoges et Guéret, installé au soleil dans
le sens de la marche, je commence à dessiner
au bic l'Hirondelle du Marsan dont il me reste
un exemplaire à finir en grignotant des biscuits
bretons.

Des nuages légers et gracieux vont et viennent
au hasard des virages.

Prés humides avec des vaches havane, forêts
profondes vestiges de la Gaule chevelue.

À propos du rêve de l'homme aux yeux de miel
de sapin (miel sombre).

Suave/havane

Ne vous y trompez pas, il sourit toujours, mais
il est souvent triste.

Samedi 3 avril, 7 h 30, 3°

Ciel bas et uniforme et bienheureux, 15 minutes de gymnastique, lessive matinale, porridge œuf dur thé/citron.

Passé la matinée à mettre en place avec Sylvain Soussan président du Musée des nuages, une communication simple de la performance cube de nuages. Elle aura lieu tous les jours à 17 heures. Les gens pourront m'appeler sur mon téléphone pour prendre rendez-vous.

11 h visite du marché place centrale, sur le stand d'un bouquiniste, achète l'Argile qui guérit de Raymond Dextreit publié en 1991 et un caillou creusois, petit fromage frais, élaboré à base de lait de vache à Gouzon 23230. Une brise de nord aigre et soutenue commence à chasser les nuages. Échos de chants de corneilles et de choucas sur les façades.

Passé l'après-midi à la Quincaillerie/tiers lieux qui va être toute la durée de cette résidence à Guéret mon atelier/Bureau.

Constata avec joie que les ordinateurs sont les mêmes que ceux de la bibliothèque Mériadeck à Bordeaux.

Érables et platanes encore glabres sur le parking, visité par de nombreux oiseaux.

Le soir, premier repérage géographique de proximité avec la carte de l'office du tourisme.

Train de Sylvain pour Limoges annulé.

Après un rapide dîner, riz, endives cuites et sardines à la tomate, passe un moment de la soirée à discuter avec Sylvain dans sa chambre.

Il a la chambre bleue/sud avec vue sur jardins et moi la chambre mauve/nord, vue grand-angle sur la vallée de la Creuse.

Dans un houx voisin, charivari important de pies et de choucas. Avec la nuit chacun s'installe à son étage.

Avant de dormir, continue de dessiner l'Hirondelle du Marsan. On ne badine pas avec le ciel.

Dimanche 4 avril, 6 h 45, -2°

Le toit de tuiles de la maison qui fait face à ma chambre est couvert de givre.

Léger vent de terre de nord-est, ciel dégagé et limpide que le soleil levant teinte de jaune paille.

Les collines basses qui surplombent la vallée de la Creuse et qui s'étirent à l'horizon en direction de l'Indre, disparaissent dans un léger brouillard rose.

Une tourterelle grise posée sur le toit commente mon petit-déjeuner d'un chant monocorde.

À 15 h après avoir contourné la ville par les quartiers sud, j'arrive sur les hauteurs qui surplombent le lac de la Courtille, lieu de mon rendez-vous journalier.

En chemin je prends une photo/téléphone d'un poirier en fleur que j'envoie à des amis (es).

Près d'une fontaine, je trouve un galet de granit blond que j'aménage rapidement à ma main à l'aide d'un autre bloc plus aigu. Pourvu d'une base plate, il me servira à planter les piquets qui doivent délimiter la performance au sol.

Arrivé en bordure du lac après une courte gymnastique, sur une berge ensoleillée au pied d'un aulne, je dispose les piquets en respectant un carré de 2 mètres de côté, sans mettre de corde pour le délimiter.

Assis dans l'herbe, jambes croisées, je sens le soleil du soir dans mon dos. Je fixe au début mon attention sur la position. Ciel sans nuages, des images passent devant moi comme des cartes postales, clapotis de l'eau sur les pierres, rires d'enfants au loin.

Dans la soirée, je finis l'Hirondelle commencée la veille. Dans l'horizon du dessin, j'écris en lettres d'imprimerie Mirage...

Lundi 5 avril. 7 h 30, 1°

Temps sec, dans le ciel du matin à haute altitude, plusieurs barres de stratus rectilignes dans le sens sud/nord suivi d'une fine explosion de nuages légers à l'est, qui avec le soleil levant s'irisent d'un liseré d'or.

Deux choucas sont posés sur un fil électrique face à ma fenêtre. L'un d'entre eux tient une brindille dans son bec que l'autre lui dispute... Situé à contre-jour, je peux détailler le manteau de plumes grises qui couvre le haut de leurs corps, leur œil mobile de couleur claire. Je les dessine brièvement.

Gigi, une amie artiste, masseuse de son métier m'a appelé tard dans la nuit pour me raconter l'histoire suivante : sur l'autoroute qui va de Bordeaux à Mont-de-Marsan à la tombée de la nuit, elle évite un gros rapace, posé sur la chaussée, immobile comme un soldat. Elle s'arrête un peu plus loin sur la voie d'urgence et, en évitant les voitures, prend l'oiseau dans ses bras et le dépose délicatement sur le bas-côté après les barrières de sécurité. Avant de le quitter, elle passe plusieurs fois sa main sur ses plumes comme une dernière caresse. À ce moment le rapace se redresse prend son vol, réalise un grand cercle dans le ciel autour d'elle et part se poser plus loin...

16 h, chemin des amoureux au plus haut de la ville. Depuis la fin de la matinée, il souffle un vent de nord-ouest soutenu, plutôt frais. Arrivé au lac, je passe quelques minutes à réaliser un carré/base de 3 x 3 mètres. Je m'assieds au centre puis dans un angle. Un saule noir et chevelu me protège du vent.

Dans un ciel laiteux et uniforme passent de petits nuages blancs que le vent effiloche. Pendant une grande partie de la performance, un agrion aux ailes de bronze est resté posé sur une herbe un peu à ma gauche.

Je reviens rue Pasteur où j'habite depuis mon arrivée à Guéret, en prenant la rue Ingres.

Mardi 6 avril, 7 h 30, -4°

Ciel lumineux et pur qui d'est en ouest, oscille du bouton-d'or au bleu pâle avec une dominante de rose calme.

Seule, une fumée de cheminée monte comme un cierge.

Cueillies la veille, les fleurs d'un bouquet de pissenlits sur ma table de nuit s'ouvrent lentement.

Depuis 2 jours, j'ai une douleur dans l'oreille gauche que je soigne avec un coton imbibé d'huile essentielle de Lavande.

Midi, le vent à dominante ouest passe au nord.

17 h, je m'assieds près de l'entrée du chemin qui contourne le lac, sous un cerisier en fleur entouré des chaumes insulaires d'une herbe aquatique.

Je l'ai tout d'abord reconnu à son chant.

Une hirondelle remonte le vent au ras de l'eau, vire d'un coup d'aile et se laisse porter par la longueur des rafales. De temps à autre le soleil apparaît avec délice, entre d'énormes nuages gris bordés d'un blanc incandescent.

Fixer l'herbe du pré dans les nuages, la terre dans le ciel.

Au retour en arrivant à l'angle de la grande place, tapis dans mon passé, le tabac/presse la Civette trouve réponse au milieu de la nuit quand, par le velux de ma chambre apparaît Cassiopé.

Mercredi 7 avril 7 h 45, -3°

7 h 45, -3°, ciel bas, lourd, nombreuses notes de gris. Substance grumeleuse, qui dans le lointain prend l'apparence d'un gigantesque labour.

Rare percée de ciel bleu sous-jacente à l'est où les cumulus de la veille ne se sont pas encore agglomérés.

Cette subite variation de gris donne au paysage des alentours une présence, qui me permet de mieux découvrir son irrégularité géographique.

En fin de matinée, forte aspiration de nord-ouest avec apparition de larges plages de ciel bleu et de beaux nuages lents, très présents.

Je commence à dessiner sur une enveloppe des impôts, un choucas perché sur un casque de tournoi dont le buste/socle envahit le bas de la feuille, dans un sentiment de bois...

13 h, le ciel est vide d'un bleu parfait.

Ce type de configuration anticyclonique est à rapprocher de celle que j'ai pu connaître en climat méditerranéen, sur les hauts plateaux du Vaucluse, lors de ma jeunesse en Provence.

Je suis en retard au rendez-vous du soir. Il fait froid, peu de promeneurs autour du lac. Je pose rapidement le carré autour d'un gros bloc de granit et m'assois un grand moment face à lui, dos au lac.

La pierre me communique une chaleur diffuse et agréable.

Au retour, l'heure du couvre-feu largement dépassée me fait presser le pas.

À mi-chemin une phrase me troue l'esprit.

Si ta conscience se plie comme un mouchoir, pourquoi ne devient-elle pas carrée ?

Jeudi 8 avril 7 h, -6°

Trois tourterelles posées sur une antenne tv, ciel immobile et vide, incandescent au lever.

Plein ouest, la comète blanche et ponctuelle d'un trait d'avion.

10 h, lecture confortable au soleil de la Quincaillerie, d'Ada ou l'ardeur de Nabokov/Fayard 1975, découvert hier sur une étagère près du piano.

Deux corbeaux freux rénovent un gros nid au sommet d'un platane, en contrebas du parking qui nous sépare de la médiathèque. L'absence de feuilles encore écloses me permet de les observer à loisir.

17 h 30, jardin des communs. C'est une ancienne friche à l'entrée d'un joli vallon qui s'ouvre entre un ruisseau et une voie ferrée. L'endroit est confidentiel, protecteur et accueillant, très différent de celui de l'étang de Courtille. La zone doit être fertile, car il y a aux alentours plusieurs vergers et potagers, dont certains sont attenants à des maisons.

La jeune femme qui m'a appelé en début d'après-midi pour prendre rendez-vous est venue avec un couple d'amis. Comme le terrain est légèrement en pente, nous choisissons un emplacement à l'avant d'une caisse/potagère palissée de planches où pousse de grands plants d'artichaut aux feuilles de cendre.

En suivant le protocole de la performance, nous réalisons ensemble un carré cinq mètres de côté. Le sol à nos pieds est tapissé de feuilles sèches ou émerge des ficaires et de timides pâquerettes. Chants d'oiseaux dans les saules qui bordent le ruisseau, rumeur aspirante et proche d'une autoroute.

À la fin de la performance, une des deux filles est prise d'un fou rire communicatif.

Nous arrêtons l'expérience dans un état de joie réciproque.

Vendredi 9 avril 7 h 15, -3°

Un choucas se pose sur le faite d'un toit.

Ciel agrégé de fins stratus lisses et inconstants.

De larges rivières de ciel bleu, avec de petites protubérances anthracite, qui s'éclaboussent, prenant une teinte diaphane à l'ouest.

Sketches of Spain de Miles Davis traverse mon bol de porridge et m'illumine jusqu'au soir.

Mon oreille gauche va mieux.

J'envoie plusieurs textos à des amis à propos de Cube de nuages.

10 h, léger vent de terre avec une odeur de pierre à feu. Sur la route qui descend du centre-ville vers le jardin des communs, à l'angle de la rue Pierre Dufour, il y a une chapelle brossée comme une arrière-cour de Magnasco, en surplomb de ce qui a dû être un ancien hameau.

Sur l'escalier de la façade, une fresque bucolique dépeint un bestiaire local en bord de rivière.

Grosse dame aux lèvres soupçonneuses.

« ¿Por que te has pintado los labios, abuela? »

Au jardin, le vent tourne à l'ouest. Ciel laiteux, nuages en tous sens, avec quelques gouttes de pluie. Le sol est resté sec, je m'assois dans l'herbe sous un bosquet de chênes.

Des chats passent...

Je reviens porté par le vent du soir dans une ville vide, où résonne le chant des choucas.

Haute et claire, la trompette de Miles leur répond.

Samedi 10 avril 7 h 45, 6°

Ciel bas dans une mer subtile de gris et de blanc, rehaussée à terre par le jaune pétard de plusieurs champs de colza. Extrême ouest, formation nuageuse lenticulaire fluide en deçà d'énormes piscines inversées baignées de lumière.

Lessive à la main, linge mis à sécher sur une corde tendue à travers la chambre.

Thé noir Lord Nelson triste vainqueur de Trafalgar Square.

Remarque que la couette du lit a comme impression sur un fond de limbes/dentelle, trois pièges à rêve d'une taille importante.

Idem pour l'oreiller.

Dessin jusqu'à 11 h.

Au marché je discute un long moment avec un apiculteur de Saint-Pierre-Bellevue, village du plateau de Millevaches, en Corrèze. Choisis sur ses conseils un pot de miel de printemps, puis achète des cartes postales au tabac La Civette.

Le 26 rue Pasteur où se trouve ma chambre est au pied d'une colline importante, parcourue de rues immobiles fortement en pente, bordées de maisons et de jardins. La rue des mûriers se termine dans le ciel. C'est ma vigie.

Vent d'ouest modéré avec une avancée de barres nuageuses rectilignes. Beau contraste de lumière sur les forêts de conifères et de feuillus environnantes...

Reçois sur mon téléphone une tête/avatar espiègle, chaussée d'un béret rouge sur fond mauve. « — Autoportrait. Bises. Agnès ».

Monte à mon rendez-vous au lac de Courtille avec deux personnes et leurs enfants.

Nous nous asseyons sous un grand chêne.

Ciel et lac solubles comme une ardoise qui serait poreuse au vent.

Les deux fillettes sont sages et attentives. Après la performance, nous avons une discussion positive et animée sur le devenir de Guéret, et établissant un parallèle entre la vallée de la Creuse et celle de la Meuse, en Lorraine.

Au retour — l'oiseau/soldat sur l'autoroute devait être une buse variable.

Dimanche 11 avril, 8 h, 5°

Ciel sombre et important, pluie fine et régulière sur un paysage brumeux et embué. Il me vient à l'esprit un être immense dont on ne verrait que les pieds et une partie des jambes, son corps absorbé par la voûte nuageuse.

9 h, voix sèche au téléphone, mon rendez-vous du dimanche...

Un fin liseré clair et onctueux commence à délimiter au sud la masse de nuages toujours très compacte.

Assis devant la fenêtre, lumière du nord, je crayonne sur une enveloppe une coupe celte à tête de lévrier, copiée dans un ancien numéro du Chasseur Français, que je dispose sur un oreiller de limbes de crayons à gauche d'un rouge-gorge.

15 h, je dicte à Sylvain le texte de la veille au téléphone.

Lac de Courtille, elle arrive en retard.

Frêle silhouette cintrée dans un pardessus beige. Les berges du lac sont humides, je lui propose de nous asseoir en hauteur, sur le terre-plein bordé de cerisiers en fleurs, d'une retenue d'eau en surplomb du lac.

Après avoir délimité l'aire de la performance, je m'assois sur mon ciré jaune ; elle, à quelques pas, debout sous un parapluie.

Quelques nuages passent.

Subitement, elle replie son ombrelle et d'un pas rapide rejoint un chemin qui mène à la route en contrebas.

Me crie au loin des mots inaudibles.

Je reste seul, assis un long moment.

Faibles rafales de vent accompagnées de pétales blancs.

Il y a dans l'air une présence d'ambre, ancienne héroïne (sans doute) d'une autre guerre des mondes.

Bien au-delà des nuages, le géant est hilare.

Lundi 12 avril, 7 h 30, -3°

Ciel limpide, lavé de tous soupçons de pluies, avec une assemblée très graphique de nuages au nord. Soleil déjà haut sur paysage soyeux, enrobé de brumes matinales enclines aux échanges avec le ciel.

Je passe la matinée à copier une impression/ carbone d'un ancien dessin. Tête vide, la main suit le trait plus habilement que je ne trouve de mots pour le dire.

Je classe le dessin dans la série La peau.

La peau est l'organe du paraître, la frontière souple où s'échoue le comptoir du temps Premier lilas. L'hiver tient encore leur odeur en otage.

Le soir, performance au lieu-dit Braconne, qui aux dires des voisins est une ancienne aire de battage. Le sol plat, régulier, bâti de grave et de granit est ouvert d'est en ouest sur la vallée de la Creuse.

Trace un carré en posant une diagonale entre deux points A et B équidistant de trois mètres qui me donnent un triangle droit parfait, que je reporte à l'identique sur le point D. De sommets en faitages les merles m'accompagnent.

Chant de merles dissonant, jamais en cœur...

Lumière du soir, parle-moi de l'indifférence d'un chat pour un nuage en forme de choucas...

« Monsieur ! »

... Les nuages sont les bourgeons du ciel.

« Monsieur... Ça va ? »

« Vous allez bien ? » (Une promeneuse, son mari et leur chien, un caniche toy abricot.)

« Oui, très bien... Merci ! »

Assis en tailleur, douillettement installé dos au soleil, je m'étais endormi...

Échange quelques mots avec le couple.

Assouplissements, je pars rue Pasteur d'un pas léger.

Les nuages sont les bourgeons du ciel.

Thomas Lanfranchi

Cube de nuages, Guéret

Publié le 12 avril 2021

Catégorisé comme espace d'air contemporain

Mardi 13 avril 7 h 20, -2°

Ciel vide, en attente, resplendissant de clarté,
assoupli par une ligne continue de collines
grises relevées de notes bleues. Fenêtre ouverte,
je guette...

Chaleur du soleil levant sur le visage
et les mains.

Dans un jeu d'ombres portées, le paysage diurne
reprend peu à peu son espace.

Plusieurs dessins en cours. Passe une partie
de la matinée à choisir des images dans
un magazine de pêche en rivière. La notion
de goût est certainement un piège insondable,
qui n'a de cesse de me pousser dans l'oubliette
des catégories.

L'Indifférent de Watteau, tourne
sur mes découpages.

Jaune.

Salade de pissenlits : cueillir de jeunes pissenlits
encore en corbeille, les laver, les couper. Servir
disposées sur des pommes de terre encore tièdes,
accompagnées d'œufs durs.

Assaisonner à votre goût.

Birche ma grand-mère maternelle disait qu'en
avril, c'était bon pour le sang.

11 h du soir, lieu dit Braconne, ciel sombre,
nouvelle lune pas encore levée. Plein centre,
le chariot est en partie caché par un petit groupe
de nuages pommelés.

Malgré l'obscurité, sans bruit, je prends le temps
de bien réaliser le carré/base au sol.

Un promeneur du soir passe avec son chien, assis
immobile, le souffle descend.

Sens dans les genoux et les reins la racine du sol,
la plume du ciel dans la nuque.

Abysses.

Posée au-dessus de l'horizon, en ligne basse
de la Petite Ourse, l'étoile Polaire brille d'un
feu pâle.

Feulement d'un hibou sur ma droite.

Dans son habit de satin, bras ouverts,
L'Indifférent s'élance.

Mercredi, 14 avril, 6 h 30, -2°

Rien de nouveau à dire sur le temps du jour.

Suis dans mon lit, fenêtre grande ouverte, dans une lumière sereine/spectre rose.

Le matin, réalise au bic bleu, le contour hachuré d'un ancien dessin de papillon/voix en prenant soin d'effacer le morfil du carbone sur l'enveloppe.

Après un café, commence à crayonner le Hibou/antenne, qui m'a chuchoté à l'oreille la veille.

Au déjeuner, appel de la dame au pardessus beige.

D'une voix blanche, elle me dit voir tous les matins depuis sa venue au lac de Courtille, un carré immatériel posé à la hauteur de ses yeux...

Ne sachant quoi lui répondre, je l'invite à revenir participer à la performance pour discuter avec elle de ce ludion matinal.

La récurrence du phénomène, après l'avoir étonné, semble la perturber.

Sur le parking, un corbeau se pose avec un œuf blanc dans le bec.

Plumage moiré, bec acerbe.

18 h, rendez-vous devant la poste de Guéret avec un jeune couple et leurs deux chiens, un épagneul et un Berger belge, jeunes eux aussi. Discussion animée jusqu'au bas des marches qui mène au terre-plein de Braconne.

Ils sont venus à Guéret pour un stage de woofing dans une ferme des environs.

Nous préparons le carré/base dans une prairie proche du point le plus élevé.

Vent de nord-ouest frais, un des chiens s'assoit avec nous.

Après une séance d'environ 20 minutes, nous en recommençons une autre.

Le lieu a une bonne énergie, due peut-être à la présence du granit qui affleure.

Soudain, la fille porte son doigt au ciel.

Au-dessus de nous, un amas de nuages a une forme de croix.

Après la performance nous prenons une bière, assis dans l'herbe au soleil du soir.

La croix a disparu, on ne prend pas le ciel en otage.

Jeudi 15 avril, 7 h 15, -4°

Larges nuages tabulaires arasés en partie haute par un vent de nord-ouest. La masse nuageuse crée un thermique ascendant et prend au levant, la forme d'une traîne/spirale éclaboussée de fleurs cotonneuses jaunes.

9 h, sur la route en surplomb du Tiers-Lieu la Quincaillerie, j'observe dans le ciel au-dessus des platanes, les figures acrobatiques. Envols et virées en piqué des deux corbeaux de la veille. Ballet aérien seul ou à deux, qui délivre toute leur souplesse de vol et une maîtrise aérienne étonnante.

Déjeuner : salade de pissenlits servie tiède et chocolat Milka, la vache mauve du Valais.

Jaune

Rue Pasteur où nous logeons, si la chambre de Sylvain est bleue, la mienne est la chambre mauve.

Agréable visite de l'artiste Jean Bonichon.

18 h, vent de nord. Sous un ciel de rencontre je pars à la recherche d'un lieu abrité. Choisis le Jardin botanique attendant au musée que je n'ai pas encore visité.

Le jardin est vide.

L'arboretum à lui seul récompense ma curiosité. Planté dans une situation légèrement en pente, il accueille des conifères d'une taille imposante et d'une prestance impérieuse.

Sur une pelouse piquée de violettes au pied d'un séquoia, je dispose un carré/base délimité de 4 piquets.

Assis le dos droit, menton légèrement rentré, genoux fichés, diaphragme bas.

Le souffle du vent dans les cimes est une merveille. Un écureuil m'observe, puis disparaît prestement dans les méandres d'écorce souple du séquoia.

Mauve

L'assise est mon fil d'Ariane,
le carré mon tapis volant,
mon nuage mauve.

Vendredi 16 avril, 7 h 35, -2°

Navet, caricature optimiste, gouailleuse, abrégée intemporelle de lavis et de plume, dessinée par Victor Hugo.

9 h, avant mon départ pour la Quincaillerie, une demi-heure d'Allemand/Assimil, comme souvent le matin depuis environ une année. Ce petit livre/méthode me permet de renouer et de me surprendre dans une langue, oubliée en grande partie, depuis la fin de mes études. J'ai déjà parlé de cette chapelle, mais où ? Le matin elle m'avait dit en passant qu'elle viendrait.

À 19 h elle est devant la Quincaillerie, comme dit.

Robe et châles fleuris, yeux cernés de noir, rieurs et agréables sur une peau de neige, bavardages gais est intenses qui s'éparpillent comme une volée de moineaux.

Lieu dit Braconne à l'abri du vent, elle m'aide à faire un carré/base autour d'un jeune érable que nous prenons pour centre.

Nous nous asseyons.

Énorme nuage au-dessus de nous, suivi de son poisson-pilote.

Elle se lève et commence à danser en silence de manière lente et syncopée, reproduisant l'envol d'un oiseau, avec beaucoup de style. Après avoir tourné un grand moment, elle me salue comme au théâtre et disparaît, continuant sa danse en direction de la départementale d'Aubusson...

– Comment t'appelles-tu ?

– Navet, je suis l'amie de Gavroche.

Samedi 17 avril, 7 h 45 – 2°

Rue grise.

À droite à quelques mètres de la fenêtre de ma chambre face à la route, un panneau publicitaire carré de 400 x 300 cm à dominante de rouge/jaune sur fond blanc, « Centre commercial, 1 minute, ouvert le dimanche ».

Vol de moineau à tout va.

Ciel gris, moineaux opportuns.

Traverse le Jardin botanique avant d'aller au marché. Odeur soudaine de vieux cuir et de confort suranné, de safari.

Appel joyeux au téléphone de Noëlige Le Roux, commissaire indépendant et ami des artistes à propos de futurs projets en Bretagne et aux Alpilles.

Ajoute un portrait grimaçant découpé dans du vinyle orange au dessin Hibou/antenne. Passe l'après-midi à crayonner en écoutant *Song of Milarépa*, 1984, d'Eliane Radigue conseillé il y a peu, par mon ami Dominique de Varine. Lors de mes allées/venues à Guéret, j'ai pu noter l'existence de nombreuses fontaines, phénomènes de résurgences et de source dus à la situation de la ville à flanc d'un massif granitique important.

L'eau de ces fontaines est douce, avec un goût de cristal agréable. À quelques pas de la rue Pasteur, la fontaine de Grave s'écoule dans une ancienne auge de pierre.

Je m'assois dans le pré qui la borde.

Ciel de neige, pies bavardes.

Une mésange et plusieurs choucas viennent boire.

Fines, en équilibre bicolore sur un fil électrique, un couple de pies.

Vent aigre, paquerettes éparses, yeux mis clos, assis sur mon ciré jaune.

La pie tient le paysage dans son bec et le ciel dans son ventre.

Dimanche 18 avril, 7 h 45, 0°

Ciel bleu insondable, écran de pensées
en sommeil.

Au levant, sur une liane de nuages en fusion,
j'accroche trois mots somnambules : muesli,
banane, thé.

Sur le seuil de béton de la maison est posé
un œillet d'Inde, jaune profond piqué de rouge.
Au dos du dessin hibou/antenne, j'écris l'œillet
d'Inde et note cette anecdote matinale.

11 h 45, m'endors un instant sur le canapé
de la Quincaillerie/tiers lieu, au moment où Van
(Ada ou l'Ardeur), noceur irrésistible, commence
à ériger de somptueuses villas entre Europe
et Amérique,
comme les corneilles font leur nid...

Sur le parking, un corbeau coince un lézard dans
la fourche d'un tilleul et le dévore, un autre
descend et prend sa place.

La plume chasse l'écaille.

19 h 45, dans une ville déserte, petit détour
par la fontaine de Grave.

La nuit tombée, ciel couvert, bas, chétif,
agglutiné et sans profondeur, marche sans bruit
jusqu'au pré de Braconne, sous l'érable je trace
un carré et m'assois.

Hibou sur ma droite, chevêches proches.

Silence d'insectes.

L'endroit a une présence non ordinaire,
un transfert énergétique vers l'espace,
certainement dû à l'affleurement de granit.

La lune file derrière les nuages, premier quartier.

Lune gibbeuse, sève haute,

Unique sein d'Amazone.

Lundi 19 avril, 7 h, 0°

Ciel innocent.

Tic, tac, tic, tac, tic, tac tic, tac, tic, tac, tic,
tac, tic, tac, tic, tac, tic, tac ...

Notre temps n'est pas celui des nuages.

Café croissant rapide à l'angle du tabac,

La Civette, place Bonnyaud.

La civette, dite aussi genette, j'en

ai vu une à plusieurs reprises dans les Landes

(40) près du ruisseau où j'habitais. De mœurs

nocturnes, au début on pense voir un chat,

mais la queue est plus longue, le corps effilé avec
des ocelles de fauve.

Prends des cartes postales et scotche une affiche
de la performance Cube de nuages sur la vitrine.

Civette/tic tac.

Une pile de livres à l'embrasure d'une belle porte,
sur un carton : Servez-vous !

Choisi, Les poissons de rivière,

de Michel Duborgel 1962 au livre

de poche, Présence extra-terrestre de von

Däniken 1972, chez Robert Laffont, best-seller

des années 70 à propos de l'évolution

humaine visitée par les extra-terrestres

et *Le bal des maudits/The Young Lions* aux presses

de la cité, 1954. 19 h 30, lac de Courtille,

mon rendez-vous ne vient pas, traverse un bois

frais, grosses renoncules jaunes et pulsatiles

blanches.

Chemin des amoureux, je m'assois face au soleil
couchant dans un champ d'herbe grasse.

Rapidement je deviens un visage, une tête sans

corps, comme ces sculptures géantes antiques

dont on ne retrouve que la tête. Picotements

discrets et fourmillement dans les jambes,

humeur passagère et changeante qui me donne

l'impression d'être parcouru par 1000 insectes.

Une cétoine se pose sur mon sac à dos, replie

lentement ses ailes sous ses élytres picotés

de pollen.

Visage/cétoine

Une allée de cyprès noirs et Gilbert, mon papa
avec sa tête de massacre.

C'est elle que je découpe dans mes dessins.

Une chose est certaine, la performance préfère
la précarité.

Recoins d'appartement, effluves de pommiers

en fleurs, fourmis dans les jambes, tic, tac, tic,

tac, tic, tac, visage/cétoine.

Mardi 20 avril, 7 h, 3°

Fin précipité gazeux, vapoureux, dernier relief d'intempéries nocturnes. Ciel en haute altitude parcouru de légères impressions lumineuses brèves et changeantes.

Pas un souffle. La lune montante semble avoir absorbé les plaines nuageuses de la nuit.

J'ai toujours préféré faire une lessive à la vaisselle, tâche intermédiaire, où tremper du linge dans une eau savonneuse tiède et parfumée, m'aide à cartographier les rêves/confettis échappés de la nuit.

Comment soigner le lièvre des images avec la carpe des mots ? (en regardant le parking par la fenêtre).

J'ai dessiné il y a longtemps une carpe/cube, avec une feuille de chêne tauzin comme un blason sur une des faces.

Discussion en fin de matinée au Monoprix du centre-ville, avec un employé anti-libéral à propos des caisses automatiques.

18 h 45, pluie fine, monte d'un bon pas au lac de Courtille.

Pas de promeneurs, deux pêcheurs.

M'assois sur un terre-plein un peu en surplomb de l'eau, caché par deux massifs de rhododendrons encore en boutons.

Masse nuageuse compacte au sud/est avec un front de ciel bleu nord/ouest.

Juste quatre piquets pour le carré/base.

Plusieurs hirondelles vont et viennent.

– Bonsoir ! (un pêcheur)

– Ça va, assis sous la pluie ?

– Et vous, ça mord ?

– il me montre un seau/époussette immergé avec une anguille et des gardons.

– Et les carpes il y en a ?

– Oui, beaucoup ! Mais l'eau est encore trop froide, elles restent au fond...

Un long moment assis face au lac, le lièvre de la conscience en veille...

Soigner le lièvre des images avec la carpe des mots.

Mercredi 21 avril, 7 h 21, 3°

Recette du porridge (pour une personne) :

Dans une casserole 1 verre de flocons d'avoine (certaines marques le vendent légèrement broyé, ce qui est mieux pour sa consistance finale), couvrir d'un doigt d'eau, une pincée de sel, feu vif jusqu'à ébullition, couper et couvrir 5 minutes.

Il y a de nombreuses façons de l'assaisonner, je le sers tel quel, avec une noix de beurre.

Les Estoniens le prennent avec des sprats à l'huile douce, faute de sardines à l'huile d'olive, ou avec des harengs fumés, c'est très bon.

Le chant enjoué et acide des corneilles accompagne mes dessins.

Belles pirouettes célestes au-dessus du nid, leurs ailes comme deux mains sombres du ciel.

Monologue au Monoprix du centre-ville avec un employé à propos des nouvelles caisses automatiques du magasin.

La colline où se trouve le site de Braconne est particulière...

De forme arrondie, pentue, elle est couverte d'herbe rase avec en son centre une large chaussée de pierres, qui à mi-pente devient un escalier de granite.

Dans sa structure, on pourrait deviner quelque tumulus ou ziggourat antique. Son sommet est plat avec des bancs, une rue et des maisons, autour d'une place/dallée ouverte à 180° sur les environs.

Le soir, majestueux cumulonimbus de basse altitude, né de la perturbation atmosphérique de la nuit dernière.

Un nuage passe...

Protubérances amples d'un blanc éclatant, base sombre, vallées heureuses, déhiscences en freestyle dans les circonvolutions connexes.

À l'ubac, falaises de neige avec faux aplombs, finis par une extension verticale d'une taille considérable, qui grimpe dans l'azur comme une tour bouillonnante. Table supérieure lisse, se termine en avalanche gazeuse et tourmentée. Sa masse importante le rend stationnaire, en arrière-plan le soleil du soir le colore de teintes chaudes.

Jambes engourdies je change de position, entre-temps il est devenu une île.

Gérard Aubague (mon beau-père grand amateur de SF et d'histoires célestes)

– Ouhouh Gérard!!! Où êtes-vous ?

– Mais quelle andouille celui-là... Dans les nuages

pardi !!!

– Ah ! Vous allez bien ?

– Pas mal, c'est plein d'extras-terrestres, ils ont de ces gueules...

Jeudi 22 avril, 6 h 5, peut-être 5°

Pré des amoureux, obscurité ouverte
sur une mer de chant d'oiseaux.

Air ambiant liquide et vaporeux, se dépose
lentement dans l'herbe, devient tactile avec
le lever du soleil.

Nuages délayés à l'est dégradé de parme
à l'indigo.

Une couleur de campanule.

Nuage/campanule.

Assis un long moment dans la genèse du nuage
en banlieue de moi-même.

Demi-lune sur fond de ciel clair.

À propos de la couleur indéfinissable du ciel,
Christ mort, soutenu par un ange, huile sur bois
d'Antonello da Messina.

Au retour, angle chemin des Amoureux/rue
Ingres, un renard sur une poubelle/coquillage
me regarde un instant et disparaît dans l'ombre
d'une haie.

La haie champêtre sombre et ajourée est l'espace
du rêve entre le jour et la nuit.

J'erre un moment dans le centre-ville, et prends
un café/crème au premier rayon du soleil devant
une boulangerie.

Appel en Boucle d'un pinson de parking, peut-on
dire gai comme un nuage ?

Poubelle/coquillage.

Passe le reste de la journée en visioconférence
à la Quincaillerie/tiers lieu avec l'Adagp à Paris
Le soir, rue Pasteur, j'écris à Marguerite Pilven
sur une carte postale représentant la fontaine
de la place Bonnyaud en été.

La poubelle/coquillage est le socle où le renard/
solaire prend avec lui la prédelle de la nuit.

Vendredi 23, 6 h 30. 23°

Sur l'aire d'envol, odeur de fiente de poules, de viscères et de poissons séchés. Le ptérodactyle étend ses ailes au soleil et d'un bon se lance dans le vide. À l'est, bruissantes volutes de fumée chargées de scories, une odeur sourde de soufre et de pierre ponce emplit l'air. Ouest, projection de pierres en fusion et marmites explosives sur une savane arborée. Les coulées orthodoxes de lave sirupeuse envahissent la vallée.

Pas lourds et gauches de reptiles en fuite, vacarme d'écaillés froissées, d'euphorbes et de fougères en flammes.

10 h. Prends une photo/téléphone du dessin de civette au mur du tabac du même nom.

Nuage de pierre et civette/tic-tac.

Grégoire Lavigne m'envoie une image d'une fleur de montagne.

Fritillaire de la vallée d'Aspe, me répond-il.

Rendez-vous/interview du matin avec une jeune reporter d'une radio locale.

Passons une heure assis dans l'herbe à échanger nos ondes...

Grand ciel bleu, entre-nous pas un nuage.

En revenant de la performance, au pied d'un platane où se trouve un nid de corneilles, plusieurs coquilles blanches d'œufs de taille moyenne.

Finis Vox, dessin de Marie l'Égyptienne nue, cachée par ses longs cheveux et un masque en feuilles de chêne/bleu. Le soir, rapide passage au pré de Braconne.

Dernier soleil. Dans un ciel mauve plane un grand oiseau.

« Une cigogne » me disent deux passants.

Non, c'est bien plus grand... Ses ailes de souris, lisses et immobiles filent comme du cuir, c'est un ptérodactyle.

Le nuage fossile n'aura pas lieu.

Samedi 24, 6 h 30, peut-être 7°

Nuage solitaire, léger comme un moineau avec un cœur d'alouette.

Thermo de thé chaud, départ pour le pré de braconne.

En sortant, croise un jeune chat écaille de tortue qui passe en ronronnant. Rue vide comme le ciel. Sous un chêne, courte gymnastique, prends un thé en écoutant le paysage.

Je constate l'arrivée de feuilles grises et duveteuses sur la partie sud de sa ramure, l'est et le nord ne sont encore que bourgeons.

Discret pointillé d'arbres aux faitages, un rossignol commence à chanter.

Ce dandy mélomane de la haie me ferait-il concurrence ?

Clair et sonore, son chant met le carré de la terre dans le cercle du ciel.

9 h. Pars au marché avec un détour par le jardin des communs, quartier Maindigour.

M'assois parmi les pissenlits en fleur.

À ma gauche, un bac planté de bourraches et de consoudes.

Vrombissement d'un bourdon roux.

Ombre portée, un geai se pose au moment où je commence la lecture du bal des maudits.

À l'entracte, petites piérides blanches avec une tache orange vif en bout d'aile, intrados cuivré dessiné en carte géographique.

Arrivée de Jérémy Vidal, maître des lieux.

Sur ses conseils dans la pénombre de la ripisylve qui couvre le bord du ruisseau, je découvre une veine mauve de clandestines...

Pénitente fleurie, évadée du crépuscule, elle a une odeur de mousse et une substance de jacinthe. Ses formations nuageuses se plaisent parmi les ficaires et les fougères, leurs teintes mauves comme un lierre de l'esprit.

Le soir, en chemin du lieu-dit braconne, pivoine de combat, odeur rose/poivre corolle expansée, multiple et généreuse. Commence à dicter par téléphone mon texte de la veille à Sylvain.

Lune de sud/est haut perchée, blanche et magnétique, figure de cire de la nuit.

La lune c'est l'Atlantide en banlieue de la terre, l'enthousiasme clandestin, de ce mois d'avril mauve.

Dimanche 25, 6 h 30, peut être 6°

Fenêtre ouverte, peut-être 6°, éruption solaire.
Stratus usés par la nuit en haute altitude
qui en quelques instants passent d'un rouge
intense aux jaunes les plus subtils. Sur le bas-
côté de ce gigantesque labour, effets de streap
tease et excitation fine de pinceaux de lumière,
qui révèlent le bleu paisible et souverain
de l'ensemble.

Assiste émerveillé au réveil de ce grand
corps, accupuncté par les points mouvant
des martinets.

La lune et Vénus en sont témoins.

Roouupp Oupo OuP (bref à la fin)

Roow ouu oup roWW (long, interrogatif)

row oup woouup (grave)

Bien mieux que moi, la palombe dicte au paysage
la réponse du ciel.

Comment la conscience peut-elle interroger
la magie des nuages, surprendre son jeu sidéral ?
Mon chant au ciel manque de duende, il observe
mais ne fulgure pas.

Rue Pasteur trottoir de gauche, rutilante,
une Simca Elysée de 1963. Je discute un moment
avec le conducteur. Reconnais les fauteuils de sky
gris, le tableau de bord chouette/tictac. La nôtre
s'appelait Gri-gri, c'était notre voiture jusqu'à
l'année de mon bac. Mon père disait que nous
étions les derniers du quartier à en avoir
une avec pare-chocs et enjoliveurs chromés.

Fin de matinée, sur la coquille d'œuf de corbeau
trouvée sur le parking, j'écris au crayon nuages
en hommage aux jeunes corbeaux nés avec
les feuilles, nourris de vent, d'azur et de nuages,
dans leur nid haut perché.

Mes mains écrivent et dessinent, mais seront
toujours de piètres rémiges.

Le soir, pré des amoureux, ciel humide.

Piquée plein ouest au-dessus de l'horizon
sur le velour du crépuscule, vénus scintille.

Como lo oyes!

Hay que mirar cerrando los ojos, para percibir
que es la claridad... (La leyenda del tiempo,
1979).

Cri ultime aux étoiles du chant de la terre.

Puisque je te le dis !

Faut-il regarder en fermant les yeux, pour
percevoir ce qu'est la clarté, chante Camaron.

Lundi 26 avril, 6 h 15, 8°

Ciel encore épars pommelé de gris, peu épais, il laisse voir la trame qui le compose.

À contre-jour, dans la pénombre de l'aube, j'ai cru tout d'abord que c'était une protubérance de pierre. J'ai dû mettre mes lunettes pour mieux l'observer...

Posé sur le granit gris du contrevent de la fenêtre de ma chambre, dans une livrée grise mouchetée de blanc, antennes/rémiges dépliées, un papillon de nuit.

Duveteux, le bas de son abdomen a pris le rose de l'aurore. Animées par étapes d'élangs vibratiles, ses ailes inférieures entrouvertes laissent voir de fines parenthèses concentriques noires.

Pris dans mon élan après le petit déjeuner, je commence à partir vers le jardin des communs et bifurque rue de la Grave en direction des hauteurs du quartier.

Au lieu dit, la Châtaigneraie vue sur l'ubac de la ville. Je décide d'aller m'asseoir sur le coteau d'en face, dans le champ de colza qui surplombe la fin du chemin des amoureux.

Dans le champ par facilité, je suis des ornières de tracteur et m'immerge dans le jaune.

En livrée blanc/crème, légèrement acide avec un bel ocelle noir en milieu d'ailes, plusieurs piérides volent de fleur en fleur.

Lorsque je ferme les yeux, le jaune puissant révélé par la lumière fait apparaître un spectre mauve, accentué par la ligne de crête bordée de sapins noirs au bord du ciel.

Reste assis un grand moment bercé par l'odeur de sucre/végétal et le chant des abeilles.

Émerge du champ couvert de pollen salué par une fauvette.

À la quincaillerie, finis un dessin de tête de merle en coin d'enveloppe qui crache la bulle/ectoplasme d'un papillon/voix en plastique bleu.

14 h pars à la médiathèque, pour prendre quelques renseignements sur le papillon du matin.

C'est un sphinx du liseron.

Le soir, à la surface de mon bol de thé, un visage sombre se pose et me regarde.

Je souffle légèrement dessus pour lui rendre l'énergie vibratoire du sphinx.

Plein ouest en arrière de ma conscience, dans l'herbe du soir un grand papillon/voix se pose.

Mardi 27, 7 h, 8°

Fenêtre largement ouverte sur les guetteurs matinaux des vaisseaux de nuit échoués.

Dans la chorale de l'aube, jabots

lie de vin et favoris blancs, palombes sourdes,

choucas, frais comme une fontaine, pies

de serrures bicolores (plusieurs fois), nombreux

moineaux éparpillés, friquet comme les blés...

Free-jazz de la haie, de rues en jardins,

cacophonie savante et visionnaire, saxophone

enrayé d'Albert Ayler, piano aveugle,

éternuement envolés des caisses claires, guitares

sauteuses comme un pois du Mexique (concert

à Saint-Paul-de-Vence 1970).

Tourterelles cache-cœur et pinsons altos, valent

mieux que de fervents théorèmes, schéma

ou diagramme éteint d'un ciel dont on a oublié

la voix.

La langue des oiseaux est certainement

la traduction la plus inspirée de la voix

des nuages, la cassette audible du chant

galactique.

10 h. À noter : les toilettes de la cité

administrative de Guéret à l'entrée/gauche

du commissariat sont toujours ouvertes,

le gardien de la loge d'entrée est fort

sympathique.

Jardin séculaire de l'hôtel du département,

un vénérable hêtre pourpre abrite une bruyante

colonie de Choucas.

Fin d'après-midi, un enfant perd un cornet

de frites sur le parking de la médiathèque,

impitoyablement pourchassé par les corneilles

d'un nid voisin. Becquées de parallépipèdes

pour oisillons gavés de nuages.

Le soir, lac de Courtille, rendez-vous avec

les artistes Gaya, Nicolas, Jean et Sylvain.

Nous choisissons une berge plate, plein ouest,

proche de plusieurs chênes pubescents.

Vent faible, carré/base rapidement en place,

chacun (e) s'assoit au mieux, pluie fine, parfums

de sève et de bois vert.

L'herbe du pré clôt ses antennes/pâquerettes.

Puissantes cheminées ascendantes et trouées

nuageuses à moyenne altitude, projections

concrètes de lumières sur le lac.

– Il leva les yeux, a vingt mètres au-dessus de lui

à l'issue de son long vol plané, le Spitfire ronflait

à nouveau dans le ciel. Il voyait clairement

les trois couleurs de ses cocardes et l'éclat

argenté des pièces métalliques de son gouvernail.

L'avion reprit instantanément de la hauteur au-

dessus de la mer et en un moment ne fut plus

qu'une silhouette gracieuse. Pas plus grande
qu'une mouette qui grimpait vers le soleil
grimpait dans le ciel vert et pourpre de cette
surprenante journée printanière...

Christian Diestl rangea son Luger dans son étui.

Où sont les poissons ?

Premières feuilles de chêne.

Voix de chat, jaune/flûte du loriot.

Belles nuances de vert et douceur enveloppante
des arbres.

Les feuilles sont les poissons du ciel.

Mercredi 28, 6 h 45, 1°

Ciel inerte, dégagé à l'est.

À leur arriver, les trompes de bronzes retentirent d'un son unanime, rond et puissant.

Le char couvert de branches de prunelliers en fleurs, tiré par quatre chevaux alezans à la crinière tressée, dut se frayer un passage dans la foule bigarrée amassée au bas de la colline.

Le son strident des cornemuses et des guerriers en armes accompagnait la procession.

Au sommet de l'édifice, robes amples et claires, barbes batailleuses, plusieurs prêtres entamèrent une longue mélopée face au levant...

Déjà des serviteurs s'emparaient des chevaux pour les sacrifier.

La foule était silencieuse.

Dans un tintement de clochette et le jeu d'épaisses fumées de parfums, ils descendirent un corps du char pour l'amener à sa dernière demeure.

Dans les forêts de hêtre des environs, d'un même vol, les choucas prirent le ciel d'assaut.

10 h. Quincaillerie/tiers-lieux, finis le dessin de choucas Christ/kraft, avec en tête un visage de femme en noir et blanc découpé dans un magazine.

Le noir et blanc sied à l'Abisse.

Achète des gants roses, taille M en latex, souples et labiles pour mes lessives.

J'ai maintenant des mains d'oiseaux de paradis, de dinosaures à plumes.

Le soir, sur la colline de Braconne, m'assois avec Sylvain dans le soleil couchant.

Choucas glaneurs et corneilles promeneuses.

Nuages variqueux à l'ouest, délayés comme du sucre glace dans un grand verre d'eau agité, au centre.

Grand verre, dissolvant de nuages.

Jeudi 29, 5 h 45, 2°

Pluie, mal dormi, lové comme un reptile, le corps comme un marécage.

Au réveil, suis raide et froid, pisse dru comme un saurien (petit).

Ferme intention de nuage.

Peut être ai-je trop pris de nuages en moi, trop de vaste et d'infini dans mon corps limité.

Quelles sympathies communes trouver entre l'organe et le gazeux, le fini et l'impalpable.

Phacélies ouvertes la nuit, sur la table de nuit de ma chambre.

Bleu ciel...

9 h. Jardin de l'hôtel de région. En feuilles depuis peu, le grand hêtre pourpre emplit l'espace entre le ciel et la rue.

Assis sur un banc près de lui, je m'avance pour le toucher.

Son tronc d'un gris aérien et lisse est plissé comme une peau de pachyderme. Le fût s'élève d'un bloc dans une ramure ajourée et accueillante.

Au levant de sa cime, plusieurs nids de choucas qui passent d'explosions joyeuses et sarabandes à de courts temps de grand calme ponctués d'un appel/écho sur les façades de granite.

Un pigeon blanc se pose.

Lui, habite le chien assis dépenaillé d'un toit en ardoise à droite du grand hêtre.

Déjeuner assis au soleil, riz, pommes reinettes, sardines à la tomate, en compagnie de Réo, camembert tellurique au lait cru de Normandie, que je partage avec une corneille du parking.

Va-et-vient incessant au nid.

Courte sieste de sky rouge à la Quincaillerie/tiers lieux.

Fini Le bal des maudits/The young lions.

Sur la jaquette du livre, magnétique Marlon Brando en tenue d'officier de la Wehrmacht.

Le soir, près de Braconne carré/base réalisé au pied d'un érable qui s'avère être un liquidambar.

Ciel mélangé, rapide et serein en haute altitude.

Trois oiseaux de belle envergure filent entre les nuages.

Si le corbeau est le fils du ptérodactyle, la corneille sa cousine germaine et le pigeon blanc le page du château, les feuilles du grand hêtre sont du sang de choucas.

Jeudi 30 avril, 6 h, 3°,

2 merles sur 2 antennes TV chantent,
2 territoires, 5 maisons entre les deux...

Un choucas remplace le merle de droite.

Au passage de la porte d'entrée chat coquille/
écaille me frôle en miaulant, pacifique bouton
d'or.

8 h 25. M'assois à l'angle de la rue de la Grave
dans un petit champ en pente qui domine
la ville, bas sur l'horizon nuage/tête de chien,
croque ciel.

L'ampoule solaire est cassée.

Dans l'herbe, pâquerettes et pissenlits ont fait
place aux marguerites et boutons d'or. Un brin
d'aubépine passe.

Penser la non-pensée, penser l'aubépine, laisser
passer l'aubépine,
interroger le bas du champ humide, il devient
bouton-d'or...

Croque en jambe du réel, le petit papillon blanc
aux ailes orange vif me darde l'esprit. L'aurore
(c'est son nom), son corps est malingre comme
le mien.

21 h, cours de Luze à Bordeaux, la *Stornia*
Zébulone dessinée sur le mur de béton de notre
chambre, me chuchote à l'oreille :

- C'est doux comme du riz au lait, humide
comme un jeune nuage, de vieux velours beiges,
comme les ailes du Bombyx du chêne, celui
que tu avais épinglé sous le portrait de Gilbert
dans les Landes.

- Au poil comme une pétanque en forêt,
jazzeux et babilleur comme une fauvette dans
un lierre !

- Au fait, tu sais quoi ?

Le choucas à un chant de ptérodactyle.

Vendredi 31, 6 h, 3°

Deux merles sur deux antennes TV chantent,
deux territoires, cinq maisons entre les deux...

Un choucas remplace le merle de droite.

Au passage de la porte d'entrée chat coquille/
écaille me frôle en miaulant, pacifique
bouton d'or.

8 h 25. M'assois à l'angle de la rue de la Grave
dans un petit champ pentu qui domine
la ville, bas sur l'horizon nuage/tête de chien,
croque ciel.

L'ampoule solaire est cassée.

Dans l'herbe, pâquerettes et pissenlits ont fait
place aux marguerites et boutons d'or.

Un brin d'aubépine passe.

Penser la non-pensée, penser l'aubépine,
laisser passer l'aubépine, interroger le bas
du champ humide,
il devient bouton-d'or...

Croque en jambe du réel, le petit papillon blanc
aux ailes orange vif me darde l'esprit.

L'aurore (c'est son nom), son corps est malingre
comme le mien.

9 h. Cours de Luze

Bordeaux, la *Stornia Zébulonne* dessinée
sur le mur de béton de notre
chambre, me chuchote à l'oreille :

– C'est doux comme du riz au lait, humide
comme un jeune nuage de vieux velours
beige, comme les ailes du bombyx du chêne,
celui que tu avais épinglé sous le portrait
de Gilbert (mon papa) dans les Landes.

– Au poil comme une pétanque en forêt, jazeux
et babilleur comme une fauvette dans un lierre !

– Au fait, tu sais quoi ?

Le choucas à un chant mauve.